[conférence prononcée lors d'un colloque sur « le rêve entre science et philosophie », organisé par Christiane Chauviré, Paris 1, septembre 2002]

Récits et Images du Rêve

Charles RAMOND
Université Bordeaux 3 Michel de Montaigne

Sous l'intitulé « Récits et Images du Rêve », je souhaiterais aborder aujourd'hui la question du rêve en mettant en évidence un problème qui, par la manière dont il se pose, ou se présente, me semble comparable à certains de ceux qu'ont rencontrés, dans des contextes sans doute très différents, mais pas absolument dépourvus pourtant de points communs, des philosophes comme Zénon, d'une part, et d'autre part les grands rationalistes de l'âge classique – particulièrement Descartes et Spinoza : dans tous les cas auxquels je pense, en effet, se fait jour le sentiment d'une contradiction profonde, voire insurmontable, au sujet d'une question donnée, entre ce que nous *percevons* intuitivement et immédiatement d'une certaine réalité très familière, et ce que nous pouvons en *penser*.

Pour Zénon, le problème vient du fait qu'Achille rattrape la tortue, ou qu'une flèche parvient jusqu'à sa cible, visiblement sans aucune difficulté dans les deux cas, et en un temps assez court, alors que, puisqu'il faut nécessairement franchir l'un après l'autre les espaces de plus en plus petits qui nous séparent du but à atteindre, si proche soit-il, il y faudrait l'éternité, puisqu'il y a une infinité de subdivisions de l'espace, et qu'il faut bien les franchir toutes : là où la perception constate que le mouvement s'accomplit sans difficulté, l'intelligence conclut à l'impossibilité de ce même mouvement.

Un conflit comparable entre perception et intelligence s'élève, à l'âge classique, à propos du mouvement, cette fois ci dans sa relation non plus à l'espace mais à la volonté : c'est la fameuse question des relations âme/corps sur laquelle se déchirent les philosophes du XVIIème siècle. Deux évidences entrent ici aussi en contradiction : l'évidence, perçue et vécue par chacun, que l'on peut bouger « à volonté » ; et l'évidence, à laquelle parvient le raisonnement, que c'est impossible, dans la mesure où on ne voit pas comment une volonté, ou une pensée, qui n'occupent pas de lieu, pourraient avoir une action causale sur un objet existant dans l'espace : on ne peut manquer d'être frappé du fait que nous vivons encore sous cette contradiction, puisqu'il nous semble aussi évidemment *vrai* que notre volonté peut mouvoir nos propres membres (pas tous, il est vrai…), qu'il nous semble *faux*, impossible, absurde et ridicule d'imaginer que notre volonté puisse mouvoir un autre corps que le nôtre : c'est pourquoi nous traiterons celui qui s'en vanterait de charlatan ou d'illusionniste, sans grande rigueur logique de notre part sans doute, mais sans hésitation.

On sait que Descartes et Spinoza étaient d'accord sur *les deux* assertions : l'une, que nous avons le sentiment invincible de pouvoir agir sur notre corps « à volonté » ; l'autre, qu'une telle action est strictement incompréhensible et inconcevable. Ils différaient seulement dans la solution adoptée, c'est-à-dire dans le choix de l'assertion à abandonner : Descartes préférait conserver la première assertion, c'est-à-dire celle qui fait confiance au sentiment, et abandonnait la seconde, en déclarant que si cette union était pour nous inconcevable, il fallait néanmoins concéder qu'elle était réelle, puisqu'elle était attestée de façon si

manifeste en chacun de nous ; et donc que Dieu, par des voies à nous impénétrables, réalisait cette chose inconcevable. Spinoza, au contraire, préférait la seconde assertion, c'est-à-dire l'assertion rationnelle, et en concluait (*Éthique*, partie III, *proposition* 2 et *scolie*) que ce qui était inconcevable n'avait pas lieu, et que donc ce « mouvement volontaire », quel que soit le degré d'évidence par lequel il s'atteste en nous, devait être rejeté comme illusoire, et donc que, malgré les apparences, nous ne pouvions en aucune manière mouvoir notre corps, pas plus qu'aucun autre, « à volonté ». Il faut ici rappeler la rigueur logique de Schopenhauer, dont l'intuition centrale remonte à une méditation sur ces thèses de Spinoza : lorsque Spinoza, pour ruiner ironiquement la thèse du mouvement volontaire ou libre, déclare que, une pierre qui tombe, si elle prenait conscience, énoncerait sans doute qu'elle tombe librement, Schopenhauer ajoute et souligne : « et elle aurait raison » ; et de là il étend le mouvement volontaire à la totalité de la nature, de façon très conséquente : car, si nous sommes si persuadés qu'il peut exister des corps mus par la volonté, pourquoi refusons-nous si obstinément d'admettre que tous les corps peuvent l'être ?

Je ne prétends pas aujourd'hui résoudre ce problème séculaire, qui d'ailleurs reste pendant, mais aborder la question qui nous réunit ces jours-ci, c'est-à-dire la question du rêve « entre philosophie et science », de façon assez analogue à ce qu'on trouve dans ces deux conflits célèbres de l'histoire de la pensée : c'est-à-dire que je voudrais mettre au jour le fait qu'au sujet du rêve nous sommes nécessairement conduits, d'une part par notre sentiment, par nos perceptions, par l'expérience quotidienne que nous en faisons, et d'autre part, par notre réflexion sur la question, à deux assertions *contradictoires*, dont, semble-t-il, il est nécessaire à qui entend philosopher correctement d'abandonner l'une au profit de l'autre ; mais abandon auquel nous avons le plus grand mal à nous résoudre, parce que chacun des abandons en question entraîne des conséquences (logiques ou philosophiques s'entend) difficiles à assumer. Je voudrais énoncer chacune de ces deux assertions, et examiner devant vous, et avec vous, le prix conceptuel à payer lorsque l'on renonce à l'une ou à l'autre, pour savoir si nous pourrions trouver quelque raison de faire raisonnablement notre choix.

D'un côté, donc, chacun je pense accordera sans hésiter, et se verra conforté en cela par d'innombrables déclarations autour de lui, que, *lorsqu'on rêve,*

on voit quelque chose : en général, des images, ou des scènes, peu importe (pour l'instant), je crois que l'unanimité se ferait autour d'une telle déclaration –et bien entendu je ne me soustrairais pas à une telle unanimité : l'évidence d'un spectacle de type visuel est, je crois, extrêmement forte, et peu contestable dans le rêve.

De l'autre côté, un peu de réflexion devrait assurément nous faire tenir pour fausse l'assertion précédente, ou du moins nous alerter sur son côté très étrange. Dans le rêve, en effet (ou du moins dans le « sommeil paradoxal », mais dans l'état actuel des connaissances, nous n'avons pas de raison de séparer ces deux phénomènes, même si nous ne disposons pour les unir que de fortes probabilités), dans le rêve, donc, les yeux sont fermés, on est dans le noir, donc on est privé de lumière. Par ailleurs, j'ai presque honte d'y insister, on ne « voit » aucune scène qui nous serait extérieure, mais on hallucine, on fantasme, on produit des scènes, selon des mécanismes d'ailleurs bien connus et bien décrits.

Ce qu'il y a de très étrange, ici, à la réflexion, c'est qu'on emploie en toute bonne foi, en toute sincérité, avec le plus total sentiment d'évidence, un seul et même verbe « voir » pour deux actions qui, on le voit (si je puis me permettre), n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Reprenons : dans la perception visuelle habituelle, l'objet est extérieur, dans le rêve il n'y a pas d'objet extérieur ; d'un côté, un objet par définition éclairé, de l'autre pas d'objet éclairé ; d'un côté, des yeux bien parallèles, un regard dirigé, focalisé, mis au point, sur l'objet ; de l'autre, des mouvements conjugués des yeux, sans doute (et saccadés, ce qui est d'ailleurs un phénomène tout à fait frappant, et sur lequel nous reviendrons), mais pas de réglage possible, ni de mise au point, pas d'objet ; d'un côté, une saisie de la réalité, qui fait qu'on peut se fier au spectacle que l'on perçoit pour ne pas se cogner, contourner des obstacles, etc ; de l'autre une « vision » qui ne permet rien de tout cela, qui ne donne prise sur rien de stable ni de réel.

Mais je crois qu'il faudrait aller encore plus loin. Quand on « voit », dans la perception habituelle, une scène, quelle qu'elle soit, on peut sans doute être trompé par des illusions en ce qui concerne la scène elle-même (il peut y avoir des mirages, des reflets, etc), mais, *quant à la vision elle-même*, je pense que nous sommes tous capables d'en donner une description précise : je veux dire par là que nous pouvons

tous dire, sous réserve évidemment d'être trompés par un filtre, ou un procédé physique ou mécanique que l'on nous aurait caché, que nous voyons telle et telle scène, en couleur, de telle et telle couleur et pas de telle autre, etc –en un mot, le spectacle visuel normal a des caractéristiques « visuelles », justement (formes, couleurs, etc) très faciles à décrire et sur lesquelles nous n'avons aucun doute, aucune hésitation.

Or c'est loin d'être le cas dans ce qu'on « voit » en rêve. Prenons seulement deux exemples, à mes yeux (excusez-moi) particulièrement frappants : la couleur et le mouvement. Quand je vois avec mes yeux, normalement, je n'ai *aucun doute* sur le fait que je vois des choses qui sont en couleur, en relief, et en mouvement ; mais qui pourrait en dire autant de ce qu'il voit en rêve ? Je ne sais pas si des enquêtes ont été faites à grande échelle dans ce domaine, sans doute est-ce le cas, mais je parierais bien volontiers qu'une grande incertitude règne en ce domaine. Rêvons-nous en couleur ? Je suis étonné moi-même de ne pas pouvoir donner une réponse ni fixe ni précise à cette question, pourtant si simple, si élémentaire, si facile à trancher pour ce qui est de n'importe quel spectacle visuel vigile : parfois il me semble que j'ai vu une scène très colorées, parfois, très étrangement, *je ne sais pas répondre* : or il y a là tout de même quelque chose d'extraordinaire au sujet d'un spectacle que chacun s'accorde à reconnaître « visuel » : on devrait au moins pouvoir dire si on voit des couleurs, et dans ce cas lesquelles ; il devrait y avoir une réponse objective, scientifique, à la question : oui, dans le rêve, nous voyons en couleur ; ou : oui, dans le rêve, nous voyons certaines couleurs mais pas d'autres, voici lesquelles et pourquoi ; ou : non, dans le rêve, nous voyons en noir et blanc (avouons que ce serait cocasse, et peu de chance), ou, disons, en sépia ? On dira qu'il n'y a là rien de spécifique au rêve, et qu'il arrive souvent, dans la vision normale, que nous ne fassions pas attention aux couleurs, et que nous soyons incapable, par exemple, de dire la couleur de la robe d'une personne que nous avons vue pourtant pendant plusieurs heures. Je ne nie pas que cela arrive à certains. Mais, du moins, nous demeurons sans le moindre doute quant au fait que, globalement et habituellement parlant, nos perceptions visuelles sont toujours en relief et en couleur –or précisément c'est le genre d'assertions minimales que nous ne pouvons même pas faire à propos du rêve.

Je poserais exactement la même question à propos du mouvement : il y a des rêves dans lesquels, incontestablement, les scènes sont animées : chutes,

poursuites, etc. Mais là encore, me semble-t-il, il ne nous est pas facile du tout de caractériser ce type de mouvements : ils ne me semblent pas du tout coïncider, ou pouvoir même être comparés, aux mouvements que nous percevons dans la réalité lorsque nous ouvrons les yeux –très certainement, de toute évidence, parce que nous n'avons pas du tout de conscience du temps dans le rêve, ou seulement très peu. De là ces sensations de superpositions, d'ubiquités, de transparences (dès le premier rêve analysé par Freud), de surprises très violentes, qui, encore une fois, ne correspondent que de très loin aux spectacles visuels que nous présentent nos yeux, et qui sont, pour l'essentiels, réglés, prévisibles, anticipables, soumis à des règles de perspective (qui font par exemple qu'un objet au premier plan dissimule nécessairement celui qui est au second plan par rapport à nous), soumis à des règles de proximité et d'éloignement, bref, à des contraintes que le rêve ne connaît pas.

Pourquoi donc qualifions-nous du même verbe « voir » des choses qui, de toute évidence, par leurs conditions physiques, matérielles de réalisation, par leur nature, par ce que nous en percevons, sont différentes à ce point ? C'est ma question aujourd'hui, et j'espère avoir commencé à vous faire voir à quel point elle est difficile et surprenante.

Or, à cette question, je ne vois que trois solutions possibles.

1) on pourrait supposer que le verbe « voir » est ici équivoque ou métaphorique : il aurait un emploi correct lorsqu'on dit qu'on « voit » usuellement quelque chose, et il serait employé faute de mieux pour qualifier la façon dont nous percevons nos rêves. Il me semble que cette solution ne peut pas être retenue, du moins dans le cadre d'un raisonnement strict, comme celui que j'essaie de conduire.

D'une part, parce que se donner l'équivocité, c'est résoudre le problème de façon purement verbale et illusoire ; c'est le type même de la solution *ad hoc*, qui n'a pour fonction que de dissimuler le problème, et non de le traiter. Et, si l'histoire de la philosophie peut nous apprendre quelque chose, c'est au moins les conséquences théoriques désastreuses et inévitables de tout recours à l'équivocité, lorsqu'on pense, par exemple, à des notions aussi cardinales que « l'existence » ou la « puissance » (particulièrement lorsqu'on les rapporte successivement à Dieu –quelque nom qu'on lui donne- et aux choses singulières), et lorsqu'on pense aux

abîmes dans lesquels se sont perdus les philosophes qui se sont laissés séduire par de telles sirènes[1].

D'autre part, dans la mesure où nous essayons d'être le plus près possible de ce que chacun peut éprouver et décrire, il me semble correct et honnête de dire que, dans le rêve, nous n'avons pas la sensation de voir « métaphoriquement », à supposer qu'une telle formulation (« voir métaphoriquement ») puisse correspondre à quelque chose (ce dont je doute). En réalité, nous avons purement et simplement la sensation, et même la certitude, de « voir » quelque chose, sans faire de différence entre ce « voir » et celui qui nous sert à qualifier ce que nous faisons lorsque nous sommes éveillés et que nous ouvrons les yeux –même si, bien entendu, nous sommes tout à fait conscients que les visions du rêve et les visions de l'éveil diffèrent profondément par leur contenu. D'ailleurs, le simple fait que les questions que je pose depuis le début de cet exposé (par exemple sur la couleur dans les rêves) aient pu vous sembler surprenantes ou inattendues (comme elles me sont apparues à moi) prouve bien que nous n'éprouvons aucune inquiétude, généralement, au sujet du spectacle de nos rêves : nous ne nous posons aucune question, il nous semble aller de soi qu'on « voit » lorsqu'on rêve, et il faut faire un effort particulier, comme celui auquel je vous invite aujourd'hui, pour y voir problème (tout comme il faut faire un effort de réflexion pour voir une difficulté dans le simple fait de bouger sa main, ou ses bras, ou toute autre partie de son corps, « à volonté »). Non, en réalité, nous avons, me semble-t-il, la sensation absolument évidente de « voir » dans nos rêves au même sens où nous voyons dans la journée ; et je ne crois pas du tout que ce soit par un hasard de l'histoire de notre langue, ou par une duplicité particulière, que le même verbe soit ici spontanément employé dans les deux cas.

1bis) Je laisse rapidement de côté une autre version de cette première solution, qui, comme la précédente, serait disons de type cartésien : c'est-à-dire, qui consisterait à recourir, sinon à l'équivocité des termes, du moins à la toute puissance d'un Dieu. Car cette seconde solution ne serait en réalité rien d'autre qu'une version

[1] J'en ai proposé une démonstration à propos des la notions de « pouvoir », « puissance » et « possibilité », dans « Le nœud gordien –pouvoir, puissance et possibilité dans les philosophies de l'âge classique », in *Le Pouvoir* (recueil dirigé par Jean-Christophe Goddard et Bernard Mabille). Paris : Vrin/Intégrale, 1994, 109-148 ; repris dans Charles Ramond, *Spinoza et la Pensée Moderne - Constitutions de l'Objectivité*. Préface de Pierre-François Moreau. Paris/Montréal : L'Harmattan (collection « La philosophie en commun »), 1998, pp. 129-172.

plus brutale et plus crue de la première ; elle consisterait à dire : « « voir » suppose qu'on ait les yeux ouverts, qu'il y ait quelque objet à voir, et qu'il y ait aussi de la lumière, pour permette à notre œil d'exercer sa fonction. Mais Dieu peut aussi faire que l'on voie les yeux fermés, sans objets à voir et sans lumière pour les éclairer. Que cela dépasse notre compréhension n'empêche pas que la chose puisse être, puisqu'elle est : c'est donc qu'elle a été faite, même si on ne sait comment, par un être tout puissant, etc ». On voit ici assez clairement, me semble-t-il, la parenté profonde entre le recours à l'équivocité des termes et le recours à la toute puissance divine ; et l'aspect plus « noble » de la seconde version ne doit donc pas nous donner l'impression qu'elle nous rapproche, plus que la première, d'une véritable réponse à nos questions.

Restent donc les solutions de type « spinoziste », c'est-à-dire les solutions par lesquelles, une fois refusée l'équivocité des termes ou le recours à une puissance divine, ou à une volonté divine, qui ne serait autre chose, comme le dit Spinoza, que « l'asile de l'ignorance », nous sommes contraints à faire des choix entre des assertions qui décrivent un même phénomène de façon contradictoire.

2) La première de ces solutions consisterait à abandonner la première assertion : autrement dit, placé devant le choix 1) « on voit en rêve », mais 2) ce voir ne pouvant pas être le même que le voir de l'éveil, en fait « on ne voit pas en rêve », on renoncerait à 1), et on dirait : contrairement aux apparences, on ne « voit » pas dans nos rêves : ou encore : les rêves sont des illusions d'illusions. Mais peut-on soutenir une chose pareille, et l'a-t-on d'ailleurs jamais soutenue ?

Nous ne pouvons par principe recourir à un argument d'autorité. Je me contenterai de faire remarquer qu'un auteur comme Spinoza, par exemple (pour en rester à une de mes références initiales dans cet exposé) laisse voir une sorte d'indécision sur la nature du rêve lorsqu'il écrit, en *Ethique* II 49 scolie, non pas qu'on « voit » des choses lorsqu'on rêve, mais que, lorsqu'on rêve, on « rêve qu'on voit ». Déclaration assez remarquable : « rêver qu'on voit », cela pourrait être « avoir l'illusion qu'on voit », et donc, en réalité, « ne pas voir ». À dire vrai, je le concède immédiatement, l'argument semble sans force : car, dira-t-on, si je « rêve que je vois », du moins dans ce rêve vois-je quelque chose, et donc au fond, l'argument ne

porte pas : car autant je peux admettre que je suis dans l'illusion quant à *ce que* je vois, autant je ne peux tout simplement pas comprendre comment je pourrais être dans l'illusion quant *au fait* de voir, puisque l'illusion, et c'est là un nœud inextricable, est précisément une sorte de « vision », et que donc l'illusion de voir, bien loin de supprimer la vision, la maintient, la confirme, la redouble.

À cela on pourrait peut-être répondre, pour soutenir le point de vue spinoziste auquel je m'intéresse en ce moment, que, si nous avons du mal à admettre qu'on puisse, dans le rêve « rêver qu'on voit », c'est-à-dire en fait ne pas voir, c'est parce que nous sommes tellement portés à établir un lien essentiel entre « rêver » et « voir » qu'il nous faut un trop grand effort pour les dissocier. Mais évidemment une telle réponse, à son tour, ne serait pas suffisante du tout. Car il faudrait pouvoir, en plus, donner une réponse positive aux questions qui se poseraient inévitablement : « si en rêve je rêve que je vois, si donc en rêve je ne vois pas, que fais-je ? Comment se fait-il que j'aie à ce point l'illusion ou l'impression de voir quelque chose ? et peut-on avoir « l'impression de voir » sans voir ? » Nous sommes bien évidemment là au cœur de notre problème : et celui qui soutient qu'en rêve on ne « voit pas » a évidemment la charge de répondre à ces deux questions.

Une remarque pourrait, me semble-t-il, nous mettre sur la voie. Que faisons-nous, lorsque nous avons rêvé, pour faire connaître notre rêve à autrui ? Tout le monde le sait : nous *racontons nos rêves* très spontanément. Chacun a pu faire l'expérience de ces rêves que l'on raconte, encore sous le coup de les avoir vécus, encore à demi ensommeillé, comme si le récit en était, non pas le compte rendu, même fidèle, mais bien le prolongement direct, mais bien l'écho exact, voire l'expression même. Chacun sait, me semble-t-il, que lorsqu'on raconte un rêve on ne cherche pas ses mots : on est comme inspiré, porté par une dictée intérieure, alors que, s'il nous fallait décrire un paysage, souvent on hésiterait : par où faut-il commencer, quels sont les éléments importants, etc ? Mais dans le récit de rêve, on n'a pas du tout cette sensation d'une coupure entre la *vision* et le *récit*. C'est comme si la vision appelait un récit, exigeait un récit, et pas n'importe quel récit : un récit comportant certains mots précis, et pas d'autres. En un mot, vous voyez où je veux en venir : à l'idée selon laquelle il ne serait pas absurde, au vu de cette expérience si familière du récit de rêve, de considérer le rêve lui-même, structurellement, non pas comme une vision, mais bien comme un récit –ce qui expliquerait évidemment cette

sensation de fluidité, de continuité, et de parfaite adaptation, que nous éprouvons entre le rêve et son récit.

Par ailleurs, poursuivant dans le même sens, je me retournerais vers celui qui pense que le rêve est un spectacle visuel, et je lui demanderais : pourquoi, lorsque nous cherchons à faire connaître nos rêves, ne cherchons-nous pas comme instinctivement du papier et un crayon ? Car, de fait, je pense que personne ne me contredira, nous ne le faisons usuellement pas (pour ne pas dire que nous ne le faisons « jamais », car bien évidemment je n'ai pas connaissance de tous les cas). Il y a là tout de même quelque chose qui devrait nous alerter : si le rêve était si essentiellement « visuel », nous devrions être naturellement portés à le dessiner, exactement comme il nous est assez facile de reproduire un son que nous avons entendu, par simple imitation : et pourquoi la main ne rendrait-elle pas à l'œil le même service que la bouche rend à l'oreille ? Mais ce n'est pas le cas : le récit du rêve ne nous semble jamais insuffisant ; jamais nous ne cherchons à le compléter par un croquis (comme il peut nous arriver de le faire, au contraire, lorsque nous voulons expliquer à nos interlocuteurs la disposition d'une maison, ou d'un paysage que nous avons vu). Jamais nous ne bondissons sur des pinceaux. Il y a tout de même là un phénomène digne de considération.

Bien plus, je pense que, autant nous sommes immédiatement et facilement capables de faire le récit de nos rêves, autant nous éprouverions des difficultés insurmontables pour les dessiner, à supposer que nous ayons tout préparé pour le faire dès que le souvenir nous en reviendrait. Bien sûr on peut imputer cela à des questions de culture : peu d'entre nous savent dessiner ou peindre, ou disposent seulement du matériel ; mais si ce n'était que cela, il existerait au moins *une certaine proportion* de dessins ou de peintures de rêves, faits par les gens qui ont du goût et du talent pour peindre. Or, d'après ce que je peux savoir, il n'en est rien : comme si chacun de nous percevait clairement que le dessin ou la peinture ne sont pas les moyens adéquats pour représenter le rêve, comme si, donc, encore une fois, et malgré les plus violentes et tenaces apparences, le rêve n'était pas essentiellement visuel.

On dira sans doute, on dira évidemment, que dans la peinture, les tableaux de rêves abondent, ce qui semblerait aller directement et invinciblement contre une telle position. À cela, me semble-t-il, on peut faire une réponse de fait et une réponse de droit.

De fait, sauf erreur de ma part, on ne *reconnaît* jamais un tableau comme onirique, ou comme étant et n'étant que celui d'une scène onirique. Je veux dire par là, une scène véritablement onirique. Bien sûr, il y a des foules de scènes rêvées dans les tableaux, mais il me semble que, autant on serait prêt à les reconnaître comme des scènes d'imagination, et même de forte imagination (je pense à Bosch, ou à Ernst, ou à de nombreux tableaux surréalistes, qui ont parfois, à mes yeux du moins, bizarrement l'air d'être des cauchemars sans avoir l'air d'être des rêves…), autant, pourtant, on ne les identifie pas à coup sûr comme des peintures *de rêves* : on pourra dire qu'elles « évoquent » le rêve, qu'elles ont une « allure onirique », etc, mais je ne crois pas qu'aucun spectateur se soit dit que le peintre en question avait *peint un rêve qu'il avait fait* (autrement dit, qu'il avait eu « sous les yeux »), de la même façon et avec la même exactitude qu'on peint le portrait d'un modèle qu'on a « sous les yeux ». Si nous avions un Ingres des rêves, nous saurions enfin, jusqu'au moindre détail, de quelle étoffe les rêves sont faits… Mais cet Ingres, nous ne l'avons pas, et, si bien des tableaux ont dépeint des rêves imaginaires, je ne crois pas que nous disposions ne serait-ce que d'un seul tableau de rêve réel. Point, encore une fois, digne d'être noté, me semble-t-il : car, de même que les portraits des siècles passés sont des sources précieuses pour connaître les vêtements, les maisons, les décors, etc, des gens représentés, de même, rien ne serait plus précieux, pour une étude du rêve comme spectacle visuel, que des tableaux ou des portraits de rêves faits par de grands peintres du passé : nous y verrions, nous y saisirions, nous y tiendrions enfin, nous pourrions enfin y exhiber victorieusement la preuve objective du fait que les rêves sont bien des scènes qui ont été vues ; nous pourrions, par exemple, étudier l'évolution du rêve entre le XVIIème siècle et nos jours, comme on peut étudier l'évolution des chapeaux ou des manteaux, etc, etc. Mais si une telle évocation nous fait sourire d'incrédulité, et c'est sans doute le cas, comment pouvons-nous continuer à affirmer de toutes nos forces que les rêves sont des spectacles que l'on « voit » ? Et pourquoi, alors que je reconnais infailliblement, sur un tableau, un homme, une femme, un objet, un paysage, une bataille, la mer, ou un temple imaginaire, pourquoi, donc, ne m'arrive-t-il *jamais* d'y reconnaître un rêve ? Je suis si frappé par de telles questions que j'en viendrais presque à croire que, dès qu'une scène est représentée visuellement, elle échappe immédiatement, et de ce fait même, à la possibilité d'être identifiée comme rêve ; et je pourrais même, poursuivant de telles réflexions, me laisser entraîner à conclure qu'il y a peut-

être, non pas seulement inadéquation, mais même peut-être antinomie, incompatibilité essentielle, entre l'image et le rêve –que le rêve, en un mot, serait une sorte d'Eurydice, suivant toujours son mari, prince des poètes et des mots, mais vers laquelle il ne pouvait tourner son regard sans la perdre à jamais…

Mais laissons ces rêveries. Et sur le fond maintenant (car le simple fait ne peut nous satisfaire), demandons-nous donc *pourquoi* les peintres ne peignent pas plus leurs rêves que ne le fait chacun d'entre nous.

Je ferais l'hypothèse suivante : lorsque nous analysons des récits de rêve, nous remarquons que ces récits, comme tout récit, comportent une syntaxe. Et, dans cette syntaxe apparaît un élément tout à fait fondamental, qui est celui de la négation : « il n'y avait pas d'herbe sur le chemin » ; ou : « c'était mon oncle, mais il n'avait pas de barbe », etc. Or une part très considérable des récits de rêve comporte de tels éléments négatifs, de négation ou évidemment de dénégation, ou de censure ; phénomène qui ne saurait d'ailleurs nous étonner, puisqu'il est même, comme on sait, au cœur du mécanisme de la formation des rêves. Or la négation, qui est très facile à exprimer, comme on vient de le voir, dans le récit, est en revanche absolument impossible à représenter dans un cadre pictural. Si je vous demande de peindre un chemin sur lequel il y a des cailloux *mais pas d'herbe*, vous ne le pourrez jamais (de même, il est impossible de peindre la femme « sans barbe ») : car on ne peut pas peindre, par définition, c'est à dire donner à voir, quelque chose qui est absent. Je pense que c'est là un argument de grand poids pour ranger le rêve bien plus du côté du récit que du côté de l'image. Il en existe certainement bien d'autres ; mais celui-là seul permettrait de rendre compte de notre étrange propension à ne vouloir (et ne pouvoir) que *raconter* ce que nous jurerions n'avoir que *vu*.

Pour toutes ces raisons, finalement, si « voir » est univoque et correspond à ce que nous expérimentons dans la veille, alors il n'est pas absolument certain que nous « voyions » dans le rêve, ni que le rêve soit essentiellement visuel et composé d'images, puisqu'il serait plutôt, nous a-t-il semblé, d'essence narrative, et pourvu d'une syntaxe comportant l'élément irreprésentable de la négation.

3) Il n'en restera pas moins, c'est certain, que nous continuerons à être obstinément persuadés de « voir » quelque chose en rêve : « quelle que soit la valeur des arguments qui viennent d'être exposés, je ne peux m'empêcher –dira-t-on– de voir des images en rêve, tout comme je vois des scènes dans la veille ».

Rappelons donc notre dilemme initial : si « voir », disions-nous, est univoque, et consiste à avoir les yeux ouverts, considérer un objet extérieur et éclairé, alors on ne peut pas énoncer avec vérité l'assertion « on voit quelque chose quand on rêve ». Nous venons de donner un certain nombre d'arguments en faveur de la plausibilité d'une telle conclusion ; et en même temps nous reconnaissons bien volontiers qu'elle continue à être contraire à notre certitude intime, exprimée par la proposition « on voit quelque chose quand on rêve » (de même que j'accorde volontiers à Spinoza que je ne peux pas bouger mon corps à volonté, tout en gardant bêtement la certitude de pouvoir le faire). Reste donc –et c'est ce que nous allons faire maintenant– à examiner l'autre hypothèse, par laquelle on renversera complètement les données du problème, et qui consistera à dire : si voir est univoque, et si nous voyons des choses en rêve, alors *peut-être que ce que nous voyons à l'état éveillé n'est pas si différent de ce que nous voyons dans le rêve*. Ce que nous remettrions en cause ici, ce n'est donc plus la nature de ce que nous percevons dans le rêve, mais au contraire la nature de ce que nous percevons dans la veille. Nous ne dirions plus : « puisque je dis que je vois dans la veille et puisque je dis que je vois dans le rêve, alors c'est qu'en réalité je ne vois pas dans le rêve » ; mais nous dirions : « puisque je dis que je vois dans la veille et puisque je dis que je vois dans le rêve, alors c'est que la vision est une sorte de rêve dans tous les cas, même à l'état de veille » ; ou encore : « puisqu'on ne peut refuser qu'on voit en rêvant, faisons donc l'hypothèse que nous rêvons en voyant ».

La question est évidemment de savoir, *d'une part*, si nous ne nous engageons pas là dans une hypothèse encore plus absurde que la précédente –si nous ne sommes pas en train de vivre un cauchemar de raisonnement dont nous allons bien vite nous réveiller en sursaut et soulagés ; et *d'autre part* si cette seconde hypothèse, dans le cas où elle ne serait pas absurde, peut justement s'accorder avec la précédente. Or il me semble qu'on peut avancer quelques arguments dans ces deux directions en réalité convergentes.

D'abord, il semblera raisonnable de conserver les acquis de ce qui vient d'être exposé, pour ne pas repartir absolument de zéro : à savoir, la parenté profonde entre rêve et récit, que nous venons de rappeler. Car c'est à partir de là seulement que la convergence des deux hypothèses sera, nous le verrons, possible. Donc, sans nier la possibilité d'images dans le rêve (négation en fait inacceptable au vu des expériences que chacun de nous fait en rêvant), il nous suffira de poser, comme conséquence des remarques et des arguments que nous avons exposés jusqu'à maintenant, il nous suffira de poser, donc, que ces images du rêve sont très vraisemblablement liées, d'une manière ou d'une autre, à une forme de récit, ou de narration, qui constituerait très vraisemblablement le soubassement ou l'ossature de tout rêve, et à propos duquel, ou à l'occasion duquel seraient engendrés ces « visions fugitives » qui nous impressionnent tellement que nous sommes tentés d'y voir la matière même du rêve.

La question est alors de savoir si l'engendrement de perceptions visuelles à partir de récits n'est pas un phénomène bien plus courant qu'on ne le penserait, et si même, à la limite, toute perception visuelle, même à l'état de veille, ne pourrait pas être considérée comme engendrée par une forme de récit latent, ou inconscient, si bien que la vision « normale », vigile, et les visions du rêve trouveraient à s'accorder en profondeur (de là cette sensation universelle d'une équivalence entre ces deux types de perceptions), non pas au titre de visions directes d'objets, mais au titre de visions engendrées par des récits. Si bien que, de ce point de vue, ce n'est pas le modèle visuel de la perception qui devrait être appliqué à l'analyse du rêve, mais au contraire c'est le modèle narratif du rêve qui devrait être appliqué à la perception visuelle elle-même. Dans quel mesure un tel élargissement est-il possible, plausible, acceptable, c'est donc toute la question.

Commençons par considérer le récit de rêve, non pas du point de vue de celui qui le fait, mais du point de vue de celui qui le reçoit, l'entend ou le lit. Le premier point à noter, me semble-t-il, est que, sauf erreur de ma part, la lecture d'un récit de rêve n'engendre pas le rêve en question chez le lecteur, pour des raisons d'ailleurs assez faciles à deviner et à comprendre : les images, les mots, les situations, les sous-entendus, les associations, les déplacements et les condensations qui ont produit le rêve chez l'un ne correspondent pratiquement à rien

chez l'autre, et il est donc normal que le récit du rêve n'engendre pas le rêve chez le lecteur comme le rêve du rêveur a engendré son propre récit.

Pour autant, la lecture d'un récit de rêve, si elle n'engendre pas un rêve, n'engendre pas rien. Il ne m'est pas possible ici, dans le temps d'une communication, de citer des textes suffisamment au long, mais chacun pourra se référer à des lectures personnelles de récits de rêves, très abondants dans la littérature analytique bien évidemment, mais également dans la littérature « tout court ». En réalité, je crois que la lecture d'un récit de rêve provoque chez le lecteur très exactement la même chose que la lecture de tout autre type de récit, ou de description littéraire. C'est d'ailleurs une question extrêmement intéressante que de savoir ce qui se passe en nous, du point de vue de la production des images, lorsque nous lisons une description : formons-nous véritablement des « images » de type visuel, comparables à des photos ou à des films ? J'en doute beaucoup : il me semble au contraire que, lorsque nous lisons, nous formons des « quasi-images », en vérités insaisissables, indescriptibles, impossibles à dessiner, donc très comparables en leur structure aux visions évanescentes du rêve, même si, comme elles, elles peuvent être très fortes et très frappantes. Il doit être bien clair que je laisse de côté ici le *contenu* des rêves, très certainement différent de ces rêveries qu'engendre la lecture (encore que Freud ait justement noté, dans un court texte de 1908 intitulé « la création littéraire et le rêve éveillé », recueilli dans les *Essais de psychanalyse appliquée*, la fréquente proximité thématique entre la production littéraire et les fantasmes du « moi ») ; je laisse donc de côté, dis-je, le *contenu* fantasmatique des rêves, pour ne m'intéresser qu'à la façon dont ils nous apparaissent ; et je crois donc que, de ce dernier point de vue, il n'y a pas grande différence, pour ne pas dire « pas de différence du tout » entre le rêve endormi, le rêve ou la rêvasserie éveillés, et cette production spontanée de quasi images que nous faisons lorsque nous lisons des descriptions ou des récits.

Bien sûr, il est impossible de « prouver » de telles assertions, qui sont simplement plausibles et vraisemblables. Mais, en droit, on concèdera, je pense, qu'il n'y a aucun moyen de distinguer un récit de rêve de la description d'une chose réelle, même si, en fait, les récits de rêve se reconnaissent assez bien, d'une part évidemment lorsqu'ils sont annoncés comme tels, mais aussi parce qu'il y règne souvent une ambiance particulière, ou un type de narrativité, assez reconnaissables. Bien des récits de rêve (ou des parties de récits de rêves), en effet, ne diffèrent

aucunement de récits de situations banales, que l'on peut parfaitement expérimenter (je pense par exemple au rêve de la « belle bouchère », chez Freud, qui cherche en vain de la nourriture chez des commerçants qu'elle trouve fermés : situation qui n'a rien de particulièrement onirique, on l'avouera). La description d'une chose ou d'une situation « réelle » ne se distingue donc pas, en soi, de la description d'une chose ou d'une situation « rêvée ». D'ailleurs, il n'est pas toujours facile, loin de là, de distinguer dans la littérature entre la description d'une chose « réelle » et la description d'une chose rêvée ou fantasmée : lorsque Balzac décrit Rubempré, ou la maison dans laquelle loge le Curé de Tours, fait-il la description d'objets ou de personnages « réels » ? Et même, lorsqu'il décrit certains quartiers de Paris (je pense par exemple aux galeries du Palais Royal dans les *Illusions Perdues*), il est notoire qu'il recompose, qu'il invente en grande partie l'objet en question, bien que cet objet existe. Toute l'imagerie dont procèdent de tels textes, toute l'imagerie qu'elles peuvent engendrer chez le lecteur, ne diffèrent visiblement pas, en leur matière, des images du rêve : et pourtant, en réalité, il n'y a là strictement rien d'autre que du récit. Certains chefs d'œuvres de la littérature (je pense à tel roman de Robbe-Grillet, ou, par excellence, à *La vie mode d'emploi* de Perec), se sont précisément et justement installés dans cette frontière indécise où on ne peut jamais savoir si le récit décrit un objet ou un personnage réels, ou leur image sur une photo ou sur un tableau, ou un fantasme, ou un rêve –la seule certitude à laquelle le lecteur puisse se raccrocher étant qu'il est en train de lire (et non de délirer).

Tout cela donnerait, on le voit (excusez-moi), une certaine plausibilité à l'idée d'une constitution narrative ou descriptive, ou discursive, ou propositionnelle, de la réalité elle-même, ou, si on ne veut pas aller jusque là, de la réalité telle que nous la percevons.

En faveur d'une telle thèse, j'ajouterai maintenant, *d'abord*, l'argument sans doute contestable, mais très plausible à mes yeux, selon lequel nous ne percevrions, nous ne verrions, nous ne sentirions même (au sens d'éprouver un sentiment), que ce que nous pouvons nommer ou décrire. Cela expliquerait dans une certaine mesure le phénomène « d'oubli des couleurs » que nous évoquions plus haut : le plus souvent en effet, lorsque nous ne parvenons pas à nous rappeler la couleur de la robe (par exemple) du personnage principal d'un tableau que pourtant nous venons de voir, c'est que nous n'avons pas fait l'effort de nommer cette couleur : une

fois nommée, nous ne l'oublions plus. *Ensuite*, le fait que la perception visuelle, comme l'a très bien montré Bergson dans *Matière et Mémoire*, ne va jamais de fait sans superposition à des souvenirs, dont elle ne finit très souvent par n'être plus qu'un élément déclenchant (par exemple, dans la lecture, où nous savons très bien que nous ne « voyons » pas directement un texte, mais que nous lui substituons le plus souvent une sorte de texte fantasmé ou imaginé, ce qui explique les grandes difficultés qu'on a à se relire, c'est-à-dire à « voir » ce qui est effectivement imprimé, et non ce que nous rêvons qui l'est ; et on pourrait en dire autant de l'audition, où nous devinons autant que nous percevons effectivement) : si bien que le monde que nous croyons percevoir directement est en réalité, bien plus vraisemblablement, un monde recomposé, comportant principalement les objets que nous pouvons nommer et ceux que nous pouvons reconnaître, un monde composé, donc, de notre lexique et de nos habitudes, c'est-à-dire un monde souvenu, imaginé, ou rêvé, autant que perçu : de sorte que la perception, selon un tel point de vue qui, encore une fois, me paraît tout à fait vraisemblable, de sorte que la perception, donc, tout comme le rêve, serait fondamentalement structurée par le langage, ce qui expliquerait assez bien, finalement, cette impression universellement partagée d'un seul et même acte de « voir », que ce soit dans le rêve ou dans la perception visuelle habituelle. Ici d'ailleurs prendrait sens, en faveur de cette thèse, la remarque faite plus haut à propos du phénomène remarquable de la conjugaison des yeux dans le sommeil paradoxal : comme le fait remarquer Claude Debru dans sa *Neurophilosophie du rêve* (p. 51), dès la découverte du phénomène des « REM » ou « mouvements rapides des yeux », les chercheurs avaient remarqué la parenté profonde entre ces mouvements oculaires et ceux de la veille. Or, l'aspect « saccadé » de ces mouvements des yeux, dans le sommeil paradoxal comme dans la veille, pourrait ici, me semble-t-il, donner vraisemblance à l'hypothèse selon laquelle, dans la vision vigile, la dimension « perceptive » n'est en réalité que momentanée, ou discontinue, tandis que l'intervalle entre deux perceptions est reconstitué par des hallucinations ou projections de souvenirs permettant la reconnaissance et l'identification de ce qui a été fugitivement perçu, plutôt que par des perceptions à proprement parler –la présence de saccades oculaires, ou arrêts perceptifs brefs, laissant ainsi supposer, dans la veille comme dans le sommeil, des phases intermédiaires hallucinées.

Plus généralement, on sait que le modèle perceptif de la vision hante la philosophie depuis ses débuts, essentiellement au titre d'une activité qui permettrait de *sortir du discours*, de faire le saut vers la chose même, perçue directement et dans la lumière de l'évidence. Et c'est sans doute là une des raisons pour lesquelles nous ne sommes pas volontiers prêts à reconnaître la présence maintenue de discours dans la perception, qu'il s'agisse de la vision ordinaire, ou de l'intuition intellectuelle, à supposer qu'une telle chose existe. Or, à bien y réfléchir, il n'y a pas grande différence entre, d'une part, « décrire », qui est la base de l'activité narrative, fabulatoire, littéraire, et, d'autre part « définir », qui est la base de l'activité théorétique, rationnelle, démonstrative. Et cette remarquable proximité entre « définition » et « description » fait que la pensée, tout autant que l'imagination, baigne en réalité dans l'élément de la « proposition » et non dans celui de la « vision ». Comme disait Spinoza, « les yeux de l'âme, par lesquels elle voit et observe les choses, sont les démonstrations elles-mêmes » –c'est-à-dire, je précise, des enchaînements ou des combinaisons de *propositions*.

C'est pourquoi je dirai pour finir à nos amis savants qui mettent tous les moyens de la science au service de la magnifique exploration que constitue la compréhension et de l'analyse des rêves, je leur dirai, donc, que je ne crois pas que puisse jamais aboutir ce projet de science fiction et aussi de cinéma, qui consisterait à pouvoir retranscrire, au moyen d'une caméra directement branchée sur tel point de notre cerveau, les images du rêve. Ce fut le projet de Wim Wenders, dans un très beau et très touchant film (je crois qu'il s'agit de *Jusqu'au bout du monde*, 1992), mais il existait déjà bien d'autres tentatives cinématographiques pour restituer (et non pas pour capter directement) des scènes de rêve, par exemple chez Hitchcock comme tout le monde le sait. Nous ferons (ou plutôt, vous ferez) sans aucun doute des milliers de découvertes concernant les rêves, et notamment leurs fonctions et leurs propriétés physiologiques, mais je crois que nous devons dès maintenant nous résoudre à l'idée que le *phénomène* du rêve est moins secret et moins mystérieux qu'il ne semble, et que, pour l'essentiel, il est devant nous depuis toujours, dans les récits qu'on en a toujours faits, et non dans quelque image mystérieusement cachée. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle le cinéma n'est guère plus convainquant que la peinture l'a été, pour nous restituer les images du rêve. Car le cinéma, pas plus que la peinture, et si insistants soient certains de ses gros plans, ne

peut nous donner à voir l'absence de ce que nous cherchons dans telle ou telle scène de nos rêves, ne peut pas nous donner à voir, en un mot, le manque à être, ou désir, qui en est la matière même –tandis qu'au contraire, ce qu'il y a de commun à ce que nous voyons dans nos rêves et à ce que nous voyons dans la vie réelle – raison pour laquelle on est fondé à superposer ces deux formes du « voir »–, c'est toujours la grammaire inquiète, insatisfaite, d'une intentionnalité.

Je vous remercie de votre attention.